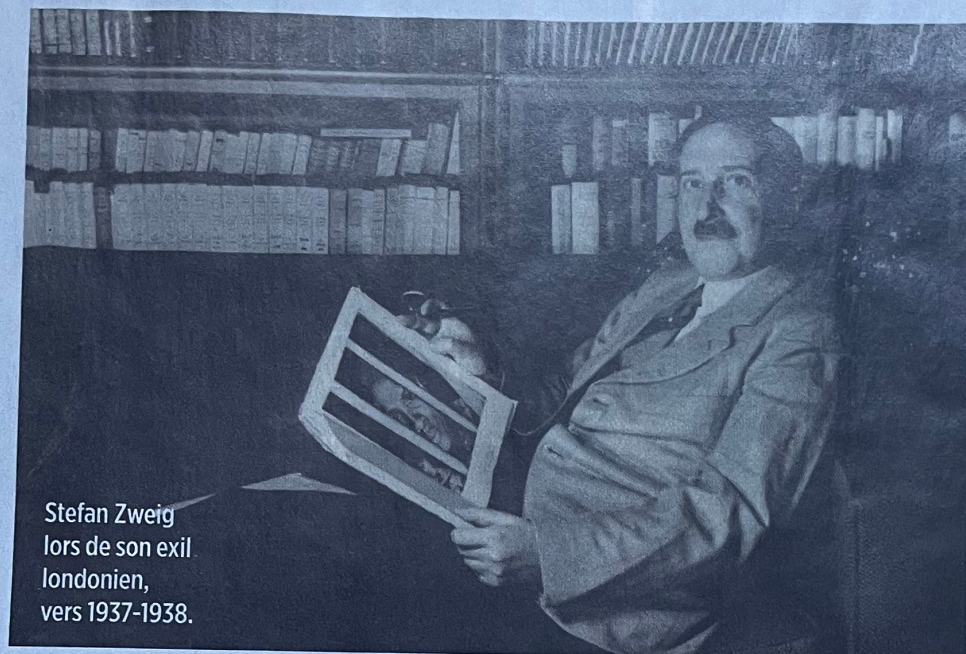


Zweig, dans la peau des autres



Stefan Zweig
lors de son exil
londonien,
vers 1937-1938.

La parution de *Vies d'écrivains* révèle un Stefan Zweig possédé par le destin de ses idoles littéraires.

PAR CLAUDE ARNAUD

Il avait tout pour lui, facilité, souplesse, sociabilité. Personne ne semblait aussi vif et curieux que ce Viennois polyglotte partout célébré. Stefan Zweig aura aussi voyagé et lu, aimé et écrit pour fuir une « inquiétude intérieure », qu'il jugeait intolérable, pourtant. Lui qui réunira ses portraits de Nietzsche, Freud et Hölderlin sous le titre *Le Combat avec le démon*, ici reproduit en partie, affronta toute sa vie le spectre de la dépression. Ce cyclothymique connut son premier épisode noir quand la France entra en guerre en 1914 contre son pays, l'Autriche – c'était comme si ses parents se battaient en duel –, et le dernier au Brésil, en 1942.

Pour se maintenir à flot, Zweig esquissait soit une nouvelle qui le remettait de plain-pied avec la vie – il n'évoquera la sienne que très tardivement dans *Le Monde d'hier* –, soit se jetait dans les recherches devant l'aider à reconstituer

le destin d'une figure majeure de la littérature ou de l'histoire. C'était le remède que préconisait déjà James Boswell, cet autre grand biographe dépressif, qui accompagna des années durant Samuel Johnson avant d'en faire le portrait.

La méthode de Zweig s'avère comparable, à ceci près qu'il s'occupe le plus souvent de morts. Il peut passer deux, cinq, dix ans à se documenter sur eux, qu'il s'agisse de Dickens ou de Dostoïevski, de Casanova et de Tolstoï. Non seulement il dévore leur œuvre et dépouille leur correspondance, mais ils s'imprègnent de leur façon d'être et de penser, si diver-

« Zweig pratique la biographie en miroir, l'autoportrait inversé. »

Pierre Ducroz

gentes pourtant. Ainsi se défait-il de son être problématique pour « devenir » le temps d'un livre l'un de ces génies qu'il aime avec une tendresse filiale, comme autant de *moi idéal* qui se réaliseraient en lui : « Zweig pratique la biographie en miroir, l'autoportrait inversé », écrit justement Pierre Ducrozet dans sa préface.

Freud fut l'un des rares contempo-

rains auquel cet interprète existentiel s'essaya, mais il avait bien trop de respect pour son compatriote pour s'autoriser à le recréer à sa façon – il lui soumettait jusqu'à ses manuscrits. Jamais, en revanche, Zweig n'y parvint aussi bien qu'avec Balzac. Ce géant hirsute l'accompagna toute sa vie, depuis sa première trilogie, *Trois Maîtres : Balzac, Dickens, Dostoïevski* (1921), ici donnée in extenso, à la magistrale biographie à laquelle il travaillait encore avant son suicide. Plus Zweig voyait Balzac composer son œuvre immense, quitte à y ruiner sa santé, plus il se découvrait la force d'affronter sa vie infiniment plus confortable mais à qui il manquait cet optimisme foncier qui sauvera toujours l'auteur de *Splendeurs et misères...* du découragement. Le triomphe du nazisme acheva de réveiller l'aquoibonisme de cet homme trop sensible pour endurer la ruine de sa chère Europe, et qui se suicida juste avant de mettre un point final à son *Balzac, le roman de sa vie*.

Balzac, le modèle. Plus qu'un écrivain né, celui qui signait « de Balzac » aurait pu, à l'en croire, s'illustrer dans la plupart des carrières. Né en 1799, à l'apogée de celui qui allait se faire sacrer empereur, il prit d'emblée Napoléon pour modèle et « enrôla » comme lui des milliers de personnages qu'il fit monter à Paris et dota d'une rare ambition et de particules tout aussi imaginaires que la sienne. Mais, alors qu'il rendait riche Rastignac et le couvrait de femmes, Balzac ne cessait de s'enfermer pour écrire et de se ruiner dans ses entreprises hasardeuses. Condamné à ne comprendre la réalité qu'au sein de ses livres, le démiurge de *La Comédie humaine* dut se « contenter » d'y faire entrer la totalité des types humains offerts à son observation.

Zweig s'y reconnut là encore, lui qui s'était promis de recenser cette humanité au carré qu'esquise le cercle des grands créateurs mais qui ne comprenait plus rien au monde en proie aux flammes qu'il décida de quitter ●

Vies d'écrivains, de Stefan Zweig, édition présentée par Pierre Ducrozet (Bouquins, 864 p., 34 €).